



## LES SOIRÉES DANSANTES.



A dix-huit ans, on jouit naïvement de la danse comme d'un plaisir; mais il n'en est pas qui cesse plus vite pour les hommes, ni qui dure plus long-temps chez les femmes. Je me rappelle quelquefois, avec un soupir de regret, cette époque si tôt passée de ma vie, où le lendemain d'un bal, je me réveillais à midi en disant: « Dieu! que je me suis amusé! »

Et je contemplais, avec un délicieux souvenir de pensées, les débris de ma brillante toilette de

la veille épars au milieu de ma chambre ; les bas de soie roulés autour d'un bras de fauteuil, le pantalon gisant sur le tapis, les gants accrochés au cou d'une théière, et les mignons souliers, à la doublure de soie puce, dormant sur les cendres de ma cheminée, comme un chat qui se chauffe.

Alors, je ne m'amusais jamais à demi. L'approche d'un bal vidait mon cœur de tous ses petits chagrins ; j'aurais fait danser le diable en cornette et battu vingt entrechats pour une soirée au quatrième étage. Si le matin ma distraction me valait quelque *pensum* de mon professeur, en revanche le soir quand je me trouvais au milieu d'un grand salon, et que la maîtresse de la maison, enchantée de l'intrépidité de mes petites jambes, me faisait trotter à droite et à gauche, pour inviter à danser toutes les vieilles filles de sa connaissance qui ne dansaient pas, je croyais être déjà un personnage de quelque importance aux yeux des dames, et j'oubliais bien vite les petits désappointements du collège.

Hélas ! à présent, je ne vais plus au bal que pour y jouer le rôle passif d'observateur. Mes jambes se reposent dans un coin obscur du salon, et, semblable à un vieux soldat invalide qui pend son sabre rouillé au chevet de son lit, je cloues mes mollets dans l'angle d'une embrasure de croi-

sée. Si je danse, c'est comme une toupie qui tourne, en grondant ; si je joue, c'est par désœuvrement. J'adresse de temps en temps la parole aux vieilles femmes, ce qui me raccommode quelquefois avec les jeunes. Du reste, je suis pétri d'une pâte assez ingrate, et peu propre à faire ce qu'on appelle un homme aimable.

Aimable ! entendons-nous.

Un homme aimable ; — pour beaucoup de femmes, c'est celui qui, dans un bal, danse toujours et ne se repose jamais, dansant également avec toutes, les jolies et les laides ; bon jeune homme qui fait de la philanthropie de menuet, à l'usage des vieilles filles, et se croit obligé envers une maîtresse de maison qui le prie à son bal.

C'est encore celui qui fait la cour aux mamans, pour avoir le droit de la faire à leurs filles, et qui a toujours ses deux bras, ses deux jambes et un fiacre à la disposition de celles qui n'ont ni voiture ni mari ;

Qui ramasse les gants, les éventails et les mouchoirs de ces dames, porte leur cachemire, leur flacon, leur ombrelle, leur offre des coupons de loge, et perd toujours son argent à l'écarté.

N'est-ce pas un homme bien aimable que cet élégant suranné qui débite des compliments à l'eau de rose, et n'entre jamais dans un salon

que la poche garnie de papillotes et la mémoire farcie de rébus et de calembourgs; être prédestiné à être pincé par les petites filles, et à faire sauter les petits garçons sur ses genoux?

Au besoin, l'homme aimable conte très-naïvement l'anecdote graveleuse. C'est un animal précieux pour l'éducation des jeunes demoiselles — et la consommation des végétaux. Il mange beaucoup de légumes, et ne boit ni café ni liqueur; en revanche, il découpe très-bien.

L'homme aimable est un type bourgeois. J'ai connu jusqu'à des épiciers retirés du commerce qui étaient très-aimables. C'est en parlant de ces gens-là que certaines femmes disent:

« Monsieur un tel a toujours le petit mot pour rire. »

Dans quel coin de leur boutique avaient-ils appris de si jolies choses? je l'ignore. Mais cela me tintait dans les oreilles, comme le bourdon de Notre-Dame un jour de fête. Ajoutez-y cet éclat de rire en zigzag, qui ressemble au gloussement nazillard d'une canne au bain.

Et les beaux-esprits de société — et les joueurs de charades en actions — et surtout... ces conteurs de contes fantastiques, qui me font toujours l'effet d'une bûche noire qui fume dans la cheminée, et qui finit par vous rouler sur les jambes!

A cette époque de l'année où un fol esprit de vertige et de danse s'empare de toutes les têtes et de toutes les jambes féminines, l'homme aimable, l'homme machine, l'homme qui danse, devient une spécialité, une individualité, une nécessité; c'est l'indispensable des soirées bourgeoises. On lui loue ses deux jambes pour quelques verres de sirop et de punch; métier fort peu lucratif, à moins qu'on ne fasse entrer en ligne de gain les courbatures, les rhumatismes et les fluxions de poitrine.

— « Maman, dit mademoiselle Élixa à sa mère, il faudra envoyer une invitation à M. Alfred. A la dernière soirée de ma tante il n'a pas manqué une seule contredanse. »

— « Mon cousin, vous nous amènerez des danseurs, n'est-ce pas? »

Un danseur! ça se commande comme une glace chez le glacier; c'est l'accompagnement obligé des lustres et des banquettes. Pourvu qu'il ait des jambes, des mains, une apparence de corps et une mise décente; qu'il ait les articulations souples, le jarret solide et l'oreille pas trop rebelle... bon! la recrue est de prise. On acceptera son invitation à danser avec reconnaissance, et même on pourra, à la rigueur, lui jeter par compensation un gracieux sourire.

A lui permis de prendre de temps en temps

un petit gâteau entre la walse et la contredanse. Aussi, il faut le voir, ce bon jeune homme, ôter ses gants jaunes avec précaution, avancer une main tremblante sur le plateau, et quand il est parvenu à enlever un biscuit, sans renverser les verres, rentrer bien vite dans la foule, comme le chien qui s'enfuit, un os à la gueule. C'est l'affaire de deux bouchées; ce que c'est que l'exercice et l'appétit... d'un danseur.

Je crois que le danseur porte le gilet blanc de fondation, le satin et le velours! créations bâtardes avec lesquelles il se familiarise lentement. Ce n'est qu'à la seconde ou troisième année de ses succès dans le monde qu'il se permet le chapeau claque, le pantalon collant et les souliers à boucles. Mais alors, adieu sa candeur primitive! sa jambe se gâte, son tendon se roidit; il se fatigue!... il se repose! déjà il choisit ses danseuses; s'éloigne des vieilles filles, et a des distractions en dansant. Qu'il jette une seule fois sa pièce de cinq francs à l'écarté, voilà un homme démâté, coulé.

Je ne parle pas ici, on s'en doute bien, de ces belles fêtes du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin, où, dans les dernières années de la restauration, se pressait l'élite de la meilleure compagnie de Paris. Ces riches maîtresses de maison ne descendaient pas jusqu'aux menus

détails d'une contredanse; on ne les voyait pas courir à droite et à gauche, pour dénicher un vis-à-vis qui se cachait dans l'embrasure d'une croisée. Au milieu du bal, les portes s'ouvraient, comme par la baguette d'une fée invisible, et un souper splendide, qui s'offrait aux regards, sous les feux étincelants de mille bougies, réalisait tous les enchantements de la sensualité orientale. Quand on sort d'une soirée bourgeoise, la bouche empâtée de meringues et de sucreries, et qu'on vient à se souvenir de ces nuits brillantes, dont tous les flambeaux se sont éteints, on croit avoir rêvé des *Mille et une Nuits*.

Les préoccupations politiques et une ridicule manie de singer partout la gravité représentative, comme on disait alors, introduisirent en France l'usage de *raouts* anglais, qui ont joui, pendant un certain temps, d'une faveur que nous refusons rarement aux innovations. Au faubourg Saint-Germain, la réunion des hommes politiques qui jouaient alors un rôle à la cour, ailleurs, celle des littérateurs et des artistes, à une époque où l'on s'occupait encore d'arts et de littérature, répandaient parmi ces assemblées, auxquelles on invitait rarement moins de mille à douze cents personnes, un attrait particulier d'intérêt et de curiosité. La foule fashionable s'y portait avidement. C'était un magnifique pa-

norama, où l'on allait passer en revue toutes les célébrités de l'époque. L'observateur, perdu dans la foule, se sentait tout à l'aise de coudoyer des princes et des ducs. C'était une aisance et un laisser-aller de bonne compagnie. Il y avait une certaine heure de la nuit où la circulation devenait impraticable. Bientôt les voitures défilaient rapidement, et le lendemain on se racontait les détails, on citait les noms des hauts personnages qu'on avait remarqués. Quatre ou cinq de ces raouts aux proportions gigantesques suffisaient pour alimenter le caquetage des salons pour l'hiver.

Je ne parlerai pas des jolies matinées à l'ambassade d'Autriche, où chaque coterie s'asseyait à sa table, comme chez un restaurateur. Cette innovation charmante fit fureur; et personne, que je sache, n'a rivalisé en ce genre d'élégance, de bon goût et de grâce, avec la comtesse d'Appony.

En ce temps-là la duchesse de Berri donnait ses bals, où la famille d'Orléans était si bien reçue.

Le faubourg Saint-Germain émigrerait souvent aux soirées semi-aristocratiques et semi-bourgeoises de la finance; M. Laffitte mariait sa fille à un prince de l'empire, et donnait un splendide souper, dont le fumet empêchait son voisin *Carême* de dormir.

Je vous ferai grâce, après cela, des concerts d'amateurs, un peu décriés, aujourd'hui qu'on a tant crié contre eux. J'ai vécu, pendant deux ans, côte à côte d'un impitoyable ténor et d'une basse-taille classique, qui m'ont si rudement écorché les oreilles qu'elles en saignent encore. Paix donc aux ténors, aux basses-tailles, et surtout... aux chanteurs de romances; ces gros rougeauds à mine fleurie, qui se plissent le gosier pour se rendre la voix fluette, comme une femme se met un corset pour se faire la taille fine.

Les grands bals ont passé avec leurs lampions et les gendarmes; mais les soirées dansantes subsistent encore dans tout leur éclat, car la soirée dansante appartient essentiellement au justemilieu; elle se balance entre les mansardes et le premier étage, comme la grande affiche d'un magasin à prix fixe. C'est le bal de la petite propriété, le raout du troisième étage; demi-fortune en bas de soie et en robe de crêpe, dansant au bruit d'un piano et d'un flageolet, accompagné parfois d'un violon et d'une basse d'amateur. Cela s'organise en deux heures, avec quelques bougies et quatre banquettes, dans un salon de moyenne dimension. Des sirops, de la pâtisserie et des verres d'eau sucrée, discrètement alignés sur un plateau, circulent, de demi-heure en

demi-heure, autour de l'appartement. A minuit, le punch flanqué de tranches de brioche, ou le thé escorté de *sandwich*, fait son entrée triomphale. . . . et puis, ils sont là cinquante ou soixante gaillards bien ingambes, dansant comme des bienheureux, au son de l'orchestre de famille. Le reste fait tapisserie, regarde, critique, approuve; on joue à l'écarté et à la bouillote, en parlant du cours de la bourse et des dernières élections de la garde nationale.

Or, tout ce monde, c'est une vraie macédoine en rubans et en habits noirs, — en bérets et en chapeaux ronds; chefs de bureau, avocats, médecins, commerçants, tous électeurs, tous de la garde citoyenne; les femmes assez jolies, sauf quelques figures communes, dont la teinte écarlate fait tache au milieu de toutes ces jeunes filles, comme un coquelicot dans un champ de bluets.

Les hommes parlent beaucoup affaires, procès et ventes de maisons. Presque tous ces gens-là sont propriétaires, ayant pignon sur rue. D'un bout à l'autre du salon, on entend leur conversation, ce qui est fort intéressant, je vous assure.

Prudemment caché à l'ombre des épais marabouts de quelque contemporaine en robe de satin bariolé, j'examine, j'observe. Passez-moi quelques portraits.

D'abord, cette jeune personne dont la coiffure est si bizarrement *entre-fagotée* de fleurs et d'épis d'or, comme une Cérés; grande fille au teint pâle et au sourire niais, qui sort, à dix-huit ans, de sa pension, où elle a remporté tous les prix de sa classe. C'était le petit phénix de la rue des Blancs-Manteaux: elle déchiffre passablement la musique, et dessine supérieurement l'académie; toutefois son plus beau talent est d'avoir deux cent mille francs de dot. Aux yeux de sa mère, cette grosse femme en robe de velours, qui semble remercier si gracieusement ceux qui invitent sa fille, Célestine est un prodige, une petite merveille. Entrent-elles dans un salon, Célestine passe toujours la première; aux Tuileries, il faut que Célestine, parée comme une châsse, s'asseye en travers de l'allée, et lui tourne le dos, afin d'être plus en vue des promeneurs; au spectacle, elle occupe encore le devant de la loge. Si on la prie de chanter une romance, sa mère prend son mouchoir, et fait *chut!*... avant tout le monde; elle crie bien haut: « Vous allez l'entendre, elle chante comme un ange! » Célestine est au piano; alors la pauvre femme, n'y pouvant tenir, quitte sa place, et se tient debout derrière la chaise de sa fille; elle bat la mesure, elle accompagne à mi-voix; puis, ses yeux s'humectent de larmes; elle a besoin de

pleurer; elle pleure. — Applaudit-on, elle jette ses bras autour du cou de sa Célestine; elle la baise, elle se pâme. Demain, elle fera des visites pour se donner le plaisir de raconter partout les succès de sa fille.

Cette autre, en robe rose, qui danse, ou plutôt qui saute avec tant de plaisir, dont les grosses joues sont animées de si vives couleurs, qui rit sans cesse, qui part avant la mesure, et pousse son danseur par le bras quand il a des distractions, c'est ce qu'on appelle trivialement *une bonne fille*. Elle se bourre de méringues et de petits gâteaux, au risque de se donner une indigestion; elle parle la bouche pleine, et renverse du punch sur sa robe; elle conte à ses danseurs ses espiègeries de pension, éclate de rire en leur parlant, et leur serre la main en dansant. Demandez-lui si elle aime le bal, elle vous répondra qu'*elle s'y amuse joliment*. Demi-type de grisette! frais bouton de rose de la rue Quincampoix!

Vis-à-vis, et pour former contraste sans doute, car il faut des contrastes partout, admirez la muse bourgeoise du quartier Poissonnière, ballotée dans sa grande robe bleue parsemée d'étoiles d'argent, comme une vierge de village dans son sayon de satin broché; la tête haute, le corps en arrière, roucoulant du regard, sou-

pirant et se parlant à elle-même, ayant toujours l'air de se réveiller d'un rêve, répliquant tout de travers aux questions qu'on lui fait, menant de front une discussion sur la peinture et sur la poésie, citant Lamartine, Châteaubriand, Victor Hugo, madame Tastu, et n'oubliant pas surtout de vous apprendre qu'elle était à la première représentation du *Roi s'amuse*, dans la même loge que madame Émile de Girardin, et, à la dernière séance académique, assise côte à côte de Casimir Delavigne. Elle est mal chaussée, et a des taches d'encre aux doigts.

Sa sœur Indiana, c'est un volcan qui fume sur un égoût de la rue Montorgueil; jeune artiste de la plus grande espérance, qui se coiffe à la Ninon, avec une féronnière sur le front; s'habille tantôt en danseuse de corde, et tantôt se drape dans les plis d'une tunique athénienne. Quand elle chante, elle tortille sa voix en roulades, se pose comme madame Malibran, et parle toujours avec certain accent italien, idiome bâtard de la Gascogne et de l'Auvergne.

Voyez encore cette grande pâle, qui regarde les jolis hommes avec des yeux mourants; celle-là reste au bain trois heures par jour, dévore un roman par matinée, et s'enivre d'amour, le soir, aux mélodrames de la Porte-Saint-Martin.

Permettez-moi de ne pas vous parler de la